

COMPÉTITION • Jean-François Amiguet brigue le Léopard d'or avec un long métrage en forme de voyage, qui invente une autre manière de parler de la Suisse

Du Valais en Chine, un voyage initiatique

Dix ans après *L'écrivain public*, Jean-François Amiguet revient au Festival de Locarno et à la fiction avec un long métrage qui inaugure une nouvelle forme de réflexion sur la Suisse. Loin d'une critique lourdement politique, *Au sud des nuages* propose un regard décalé sur notre pays anachroniquement confiné dans ses montagnes, ses certitudes, sa solitude. Ironie de l'histoire, ce sont deux acteurs français, les excellents Bernard Verley et François Morel, qui incarnent cette Suissitude égarée au cœur de l'Europe. Le premier personnage s'accroche à son merveilleux val d'Hérens, le second est un Valaisan qui a choisi une première fuite illusoire en s'installant à Genève.

A la faveur d'un voyage exceptionnel par sa longueur et son étrangeté, qui les oblige à progressivement tout abandonner de leur passé pour accéder à une autre forme de conscience et de pensée, ces deux hommes que tout semble

opposer à travers des scènes pleines d'humour trouvent enfin l'occasion de sortir d'eux-mêmes pour aller vers les autres, pour exprimer, voire brièvement surmonter, leur solitude originelle. Partis avec d'autres vieux copains valaisans en direction de la Chine, ces deux-là se retrouvent bientôt seuls à poursuivre l'aventure.

Immense solitude

Pour les autres, il est déjà trop tard, l'isolement, la peur, la maladie, l'âge les obligent à renoncer sans même qu'ils en paraissent désolés. Et lorsque le quadra paumé incarné par François Morel décide de s'incruster un bon moment du côté d'Oulan Bator, quittant allégrement ses oripeaux rigolos de supporter du FC Servette pour les beaux yeux d'une Mongole, le patriarche valaisan à la fois tranchant et taiseux interprété par Bernard Verley se retrouve vraiment seul. En quelques plans de pluie chinoise, de gare et de poste ultramoder-

ne pékinoise, le cinéaste parvient à rendre palpable cette immense solitude qui s'exprime enfin, une fois déposé le masque du paysan intimidant qui maîtrise si bien ses vaches et qui aime chasser. La mémoire d'une tragédie intime lui revient alors par bribes traitées d'une manière très sobre et délicate à l'image, comme un rêve tendre, quelque chose qui lui appartenait sans doute davantage que la terre ou les vaches.

Au terme de son voyage en transsibérien, notre compatriote trouve, loin de Pékin, dans la vraie campagne chinoise, matière à replonger dans ses racines paysannes mais sans le secours du verre de blanc, de la raclette et des traditions. Il est enfin face à lui-même, réconcilié. La dernière scène au goût d'inachevé peut surprendre, mais c'est sans doute parce qu'on aimerait poursuivre un bout de chemin avec ce film profond, cocasse et émouvant.

Nadine Richon